

mécontent que vous de l'emportement de Jean.

— Mon fils, dit Anne, le lendemain matin, en voyant paraître Jean, vous m'avez dit hier que nous étions séparés pour toujours. Séparons-nous donc, je vous en prie... Avez-vous des moyens d'existence ? ajouta-t-elle avec un sourire qui glaça Jean, avez-vous un état ? pouvez-vous suffire à vous-même ? car je ne vous rendrai des comptes qu'à votre majorité, vous le savez... En tous cas, retirez-vous, restez dans votre chambre jusqu'à ce qu'il vous plaise de vous soumettre à mes ordres... à mes désirs.

Jean sortit sans parler.

Ce soir-là, quand tout le monde fut endormi, Marie se leva, et voyant sous la porte de sa mère un rayon de lumière, elle s'arrêta, fit un signe de croix :

— Il faut, se dit-elle, que ma mère fasse grâce à Jean, et qu'elle lui permette de faire ce qu'il veut. Moi, eh bien ! mais je ferai tout ce qu'il voudra. Et rassemblant tout son courage, elle entra.

En entrant dans cette chambre, Marie poussa un cri ; un autre cri lui répondit, et il y eut un bruit sourd, plus un silence, et la voix d'Anne se fit entendre sourde et entrecoupée. La nuit se passa ainsi.

Jean dormait.

Et Gaston disait :

— Mon Dieu, rendez-moi la vue. Que faire ? que puis-je faire ? Mon infirmité me rend esclave ; je ne puis rien et j'ai donné, donné tout ce que j'avais à cette femme, à cette mère ! Oh ! mon Dieu, disait Gaston, mon Dieu ; et il passait ses mains sur ses yeux et pleurait.

Le lendemain de ce jour, Anne parut comme à l'ordinaire. Jean la trouva comme de coutume assise à son secrétaire, tandis que Marie travaillait près d'elle. Marie était pâle, et un léger tremblement agitait ses mains. Quand son frère entra, elle leva les yeux sur lui : mais, ayant rencontré le regard de sa mère, elle baissa la tête sur son ouvrage, et des larmes tombèrent de ses yeux sur les bas qu'elle raccommodait.

— Ma mère, dit Jean, il est nécessaire que je gagne bientôt ma vie, je vais avoir vingt ans ; il faut que j'aie un métier. Avant d'avoir fait mon droit, et d'être ensuite magistrat, il faudra de longues années. Je ne puis pas attendre, je veux gagner ma vie. Marie viendra avec moi. Marie, Marie, dont le visage était brûlant, veux-tu venir avec moi ?

En ce moment, Gaston entra. Jean fut à lui, et l'embrassa :

— Écoutez, mon oncle, s'écria-t-il, il faut que je parviennne à gagner ma vie, et pourvu que j'aie quelques heures de loisir, je serai heureux. Voudrez-vous venir avec moi ? Marie ne m'a pas répondu :

— Mon pauvre enfant ? s'écria Gaston.

— Qui sait, mon oncle, c'est peut-être assez d'un violon pour faire fortune, dit Jean avec feu : qui sait si avec cela je ne parlerai pas au cœur des hommes ? qui sait si je ne trouverai pas des notes qui toucheront le plus profond de leur âme ? Qui sait ? peut-être qu'il y a moyen de réveiller ceux qui dorment au fond d'eux-mêmes, et si cela arrive, comme ils seront reconnaissants ?

Anne s'était levée ; son regard froid et le sourire de mépris qui contractait ses lèvres arrêtaient Jean.

— Vous êtes fous, dit-elle, faites-vous soigner ; il serait curieux de voir un aveugle et un enfant cherchant leur vie de par le monde. Réfléchissez, le plus facile est encore, je crois, de rester.

Jean sortit et Gaston resta ; mais dès que Jean eut fermé la porte, Marie se leva et tomba à genoux devant sa mère.

— Ma mère, ma mère ! je vous en prie, s'écria-t-elle, laissez Jean maître de lui-même ; donnez-lui de quoi vivre, je ne dirai

rien, vous savez que je le sais, vous savez que j'ai vu, vous ne pouvez refuser, j'ai vu.

A ce mot, Anne posa sur la bouche de sa fille une main nerveuse, et Marie, à demi-évanouie, se renversa sur une chaise, tandis que Gaston cherchait à tâtons à rencontrer la main de l'enfant. Il ne pouvait parler, il ne pouvait voir, mais il sentait qu'il était spectateur d'une scène terrible, et le silence de Marie l'effrayait.

— Qu'as-tu vu ? dit-il enfin.

— Elle a vu dans mes yeux que je pardonnais à Jean, dit Anne d'une voix que l'émotion étouffait encore, est-ce cela que vous avez vu ?

Gaston ne pouvait voir ni le regard ni le geste dont Anne accompagnait cette demande.

— Est-ce donc cela que vous avez vu, ma fille ? dit-il.

— Oui, dit Marie.

— Allez, mon frère, dit Anne, annoncer à mon fils cette bonne nouvelle, je n'ai rien à refuser à Marie.

Il y eut un silence terrible, pendant lequel Anne et Marie s'observèrent.

Puis Anne s'assit tout à coup en disant :

— Vous ne sortirez plus de cette chambre, jamais, jamais ! c'est tout ce que je ferai contre vous, et je veillerai à ce que vous ne soyez jamais seule avec les autres.

Anne resta silencieuse ; confondue, étonnée d'elle-même, elle regarda sa fille, qui était pâle et muette. Un mouvement, le dernier, souleva son cœur en faveur de cette enfant, de Jean dont elle entendait la voix dans la maison. Je ne sais quel mouvement de tendresse frémit encore en elle ; mais ses yeux se reportèrent sur la cheminée, où brillait une pièce d'or, et de là sur un endroit du plancher qu'elle regarda fixement ; la fixité et le froid de ce regard fut comme une triple barre de fer apposée sur cet endroit. Puis ses yeux fixes s'arrêtèrent ensuite sur la porte d'entrée, et rivèrent pour ainsi dire ses gonds.

Marie se sentit perdue, et fondit en larmes.

— Vous le voyez, dit Anne, votre indiscretion m'oblige à des rigueurs.

Anne était arrivée à ce point où la passion éclate dans les faits extérieurs. Jamais elle ne se serait crue capable de sacrifier ses enfants : une circonstance imprévue, un rien avait mis sa fille dans le secret de sa vie, elle sacrifiait sa fille. La passion avait agi sourdement pendant des années. Anne pouvait se dire : C'est mon secret, je fais mon devoir ; mais elle n'était pas maîtresse des conséquences, elle venait de livrer le dernier combat, elle était vaincue, si profondément, qu'elle avait dit à sa fille :

— Votre indiscretion m'oblige à des rigueurs.

Comme le voleur qui entre dans une maison pour y voler cent francs, et qui, trouvant des témoins de son vol, les tue, et dit : S'ils n'avaient point été là, je ne serais pas devenu assassin, sans doute qu'il était assassin en entrant, n'eût-il tué personne.

Une passion n'est pas isolée, elle porte en elle toutes les autres : un crime n'est pas isolé, il porte en lui tous les autres, il suffit d'un mot, de la plus petite circonstance, comme d'une étincelle sur de la poudre, pour qu'il éclate comme une grenade et projette autour de lui tout ce qu'il portait en lui-même, ses frères, ses fils ! pour qu'il tue, pour qu'il déchire, pour qu'il dévaste, avec fureur, et nul ne sait où il s'arrêterait, si la loi n'avait mis en travers de sa route l'effroyable couteau inventé par Guillotin.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,
Propriétaire-Gérant.